



**JAMES
S.A. COREY**

**LA CHUTE DU
LÉVIATHAN**

THE EXPANSE 9

ACTES SUD

DU MÊME AUTEUR

L'ÉVEIL DU LÉVIATHAN, THE EXPANSE 1, Actes Sud, 2014 ; Babel n° 1327.
LA GUERRE DE CALIBAN, THE EXPANSE 2, Actes Sud, 2015 ; Babel n° 1395.
LA PORTE D'ABADDON, THE EXPANSE 3, Actes Sud, 2016 ; Babel n° 1527.
LES FEUX DE CIBOLA, THE EXPANSE 4, Actes Sud, 2017 ; Babel n° 1596.
LES JEUX DE NÉMÉSIS, THE EXPANSE 5, Actes Sud, 2018 ; Babel n° 1665.
LES CENDRES DE BABYLONE, THE EXPANSE 6, Actes Sud, 2019 ; Babel n° 1715.
LE SOULÈVEMENT DE PERSÉPOLIS, THE EXPANSE 7, Actes Sud, 2019 ; Babel n° 1781.
LA COLÈRE DE TIAMAT, THE EXPANSE 8, Actes Sud, 2021.

Illustration de couverture : © Daniel Dociu

Titre original :

Leviathan Falls

Éditeur original :

Orbit / Hachette Book Group, Inc., New York

© Daniel Abraham et Ty Franck, 2021

publié avec l'accord de l'auteur,

c/o BAROR INTERNATIONAL, INC., Armonk, New York, USA

© ACTES SUD, 2022

pour la traduction française

ISBN 978-2-330-16654-0

JAMES S. A. COREY

La Chute
du Léviathan

THE EXPANSE 9

roman traduit de l'anglais (États-Unis)
par Yannis Urano

ACTES SUD

*Neuf romans plus tard, vous êtes toujours là.
Celui-ci est pour vous.*

PROLOGUE

Il y avait d'abord eu un homme appelé Winston Duarte. Puis il avait disparu.

Ses derniers instants avaient été banals. Il se trouvait assis sur son divan, dans son cabinet privé situé au cœur des Bureaux d'État. Sa table de travail – dont le bois provenait d'un arbre de pluie laconien au grain similaire à celui d'une roche sédimentaire – était équipée d'un écran intégré affichant un millier de rapports divers qui se concurrençaient pour attirer son attention. Les lents rouages de l'horloge impériale pivotaient inlassablement, chaque révolution de roue rendant le mécanisme légèrement plus lisse et plus précis. Il consultait les rapports de sécurité qui lui parvenaient d'Auberon, où le gouverneur, en réponse aux violences séparatistes, avait commencé à recruter des locaux pour les intégrer aux forces de sécurité du système. Sa propre fille, Teresa, avait illicitement quitté le domaine afin de partir à l'aventure. Ses randonnées solitaires en pleine nature, durant lesquelles elle croyait échapper à l'œil attentif des services de sécurité laconiens, étaient importantes pour son développement. Il leur portait un regard indulgent, et en tirait même une certaine fierté.

Ce n'était que récemment qu'il lui avait parlé de ses ambitions la concernant : celles de la voir devenir le second patient de Paolo Cortazar, d'ouvrir et d'approfondir sa conscience à l'instar de la sienne, de vivre peut-être pas éternellement, mais au moins indéfiniment. Dans cent ans, mille ans, dix mille ans, ils guideraient peut-être encore l'empire humain.

Si.

C'était là l'immense pression derrière tout cela. L'omniprésence du *si*. S'ils parvenaient à refouler l'habituelle suffisance de l'humanité. S'ils parvenaient à persuader cette gigantesque et incohérente mêlée qu'il leur fallait prendre des mesures pour échapper au sort qu'avaient connu leurs prédécesseurs. S'ils ne faisaient pas le nécessaire pour comprendre et vaincre l'obscurité qui constituait le troisième acteur au sein des galaxies, ils périraient par sa main.

Les expériences menées dans le système Tecoma étaient semblables à toutes les autres étapes cruciales par lesquelles avait dû passer l'humanité au cours de son histoire, et ce depuis le premier mammifère qui avait décidé de se dresser sur ses pattes arrière pour observer ce qu'il se passait au-dessus des herbes. Si cela fonctionnait, tout changerait à nouveau. Tout modifiait ce qui existait auparavant. C'était l'affirmation la moins surprenante de l'univers.

Lors de ces derniers moments, il avait tendu la main vers sa théière, en remarquant grâce à l'un des étranges nouveaux sens que lui avait offerts le Dr Cortazar que la verseuse avait déjà refroidi. La sensation des vibrations moléculaires était semblable à celle de la chaleur – elle mesurait la même réalité matérielle – mais les seuls sens humains n'étaient que des sifflets d'enfant par comparaison avec la symphonie de la nouvelle et vaste conscience de Duarte.

Puis, son dernier instant était survenu.

Entre le moment où il avait décidé d'appeler son valet pour lui demander de lui apporter une nouvelle théière et celui où il avait tendu la main vers les commandes du système comm, l'esprit de Winston Duarte s'était désagrégé comme une botte de paille au beau milieu d'un ouragan.

Il y avait tout d'abord eu la douleur – une douleur abondante – puis était venue la peur. Personne, toutefois, n'était plus présent pour la ressentir, et elle s'était rapidement évanouie. Il n'y avait eu aucune conscience, aucune logique, personne pour former des pensées qui s'élevaient puis retombaient. Quelque chose de plus délicat – de plus gracieux, de plus élaboré – aurait trouvé la mort. La chaîne narrative qui se considérait comme étant Winston Duarte se trouvait en morceaux, mais la chair qui l'abritait,

elle, était intacte. Les subtils flux d'énergie de son corps, agités au point de perdre toute cohérence, avaient fini par former une tempête de turbulences invisibles. Puis, sans que personne ne le réalise, ils avaient commencé à ralentir avant de se figer totalement.

Ses trente billions de cellules absorbaient toujours l'oxygène du fluide complexe qu'avait été son sang. Les structures qui avaient composé ses neurones s'étaient mêlées les unes aux autres comme des camarades de boisson pliant les coudes en synchronie inconsciente. Quelque chose était apparu, quelque chose qui n'existait pas auparavant. Non pas l'ancienne entité, mais un nouveau modèle qui avait élu résidence au sein de l'espace laissé vacant. Non pas le danseur, mais une danse. Non pas l'eau, mais un tourbillon. Non pas une personne. Non pas un esprit. Mais quelque chose.

Lorsqu'il refit surface, la conscience lui revint d'abord en couleurs. Du bleu, sans toutefois les termes pour le décrire. Puis du rouge. Puis un blanc qui signifiait également quelque chose. Un fragment de concept. De la neige.

La joie fit son apparition et dura plus longtemps que la peur. Un sentiment d'émerveillement profond et bouillonnant le transporta sans rien pour le transporter. Les formes s'élevaient puis retombaient, se constituaient puis se désassemblaient. Les quelques-unes qui se disloquaient plus lentement que les autres s'entremêlaient parfois, et, de temps à autre, ce fait les amenait même à rester unies plus longtemps.

Tel un nourrisson associant le toucher, la vue et la kinesthésie pour former quelque chose qu'il ne qualifiait pas encore de "pied", des bribes de conscience entrèrent en contact avec l'univers et quelque chose de similaire à l'entendement commença à se façonner. En expédiant les éléments chimiques dans les vastes espaces qui séparaient les cellules, quelque chose sentit sa propre réalité physique, brutale, pesante. Ce quelque chose sentit les vibrations libres et brutes entourant les anneaux qui connectaient les mondes entre eux et songea à des plaies, à des ulcérations. Il sentit quelque chose. Il pensa quelque chose. Il se souvint comment se souvenir, puis oubli.

Il y avait eu un motif, un objectif. Quelque chose avait justifié des atrocités afin d'en éviter de pires. Il avait trahi sa nation. Il

avait fomenté un complot contre des milliards de personnes. Il avait condamné des gens qui lui étaient restés fidèles jusqu'à la mort. Il y avait eu une raison à cela. Il s'en souvint. Puis oublia. Il redécouvrit la splendide brillance du jaune et se consacra entièrement à la savourer.

Il entendit des voix, pareilles à des symphonies. À des cancanages. Il fut surpris de réaliser qu'il existait un lui, et qu'il était en lui. Il était censé faire quelque chose. Sauver l'humanité. Quelque chose du type, aussi risiblement important.

Il oublia.

Reviens. Papa, reviens.

Comme lorsqu'elle était bébé et qu'il dormait à ses côtés, il se reconcentra sur elle par habitude. Sa fille pleurnichait, et il se levait pour que sa femme n'ait pas à le faire. Sa main se trouvait dans la sienne. Elle avait dit quelque chose. Il ne se souvenait pas des mots et chercha dans le passé, au moment où elle les avait prononcés. *Le Dr Cortazár. Il va me tuer.*

Cela semblait inacceptable. Il ignorait pourquoi. La tempête à l'autre endroit se fit sonore, puis calme, puis sonore à nouveau. Ces deux choses étaient liées. Il était censé les sauver des choses dans la tempête, des choses qui *constituaient* la tempête. Ou de leur nature trop humaine. Mais sa fille était là, intéressante. Il voyait la détresse qui circulait à travers son cerveau et à travers son corps. La souffrance dans son sang parfumait l'air tout autour d'elle, et il désirait. Il désirait l'apaiser, la reconforter. Il désirait régler tous ses problèmes. Mais plus intéressant encore, pour la première fois, il *désirait*.

La sensation étrange d'éprouver ces choses attira son attention, qui s'égara bientôt. Il lui tenait la main, puis se mit à vagabonder. Lorsqu'il revint, il lui tenait encore la main, mais elle était quelqu'un d'autre. *Nous devons seulement vous passer au scanner, monsieur. Ça ne fera pas mal.*

Il se souvint du Dr Cortazár. *Il va me tuer.* Il fit un geste de la main afin d'éloigner le scientifique, repoussant les espaces vides entre les infimes particules qui faisaient de lui une forme physique jusqu'à ce que l'homme tourbillonne comme un nuage de poussière. Voilà. Problème réglé. Mais l'effort l'épuisa et son corps devint douloureux. Il s'accorda la permission de s'égarer à

nouveau, mais remarqua tout de même que sa dérive était moins prononcée. Son système nerveux était en lambeaux, mais continuait de se développer de manière uniforme. Son corps insistait, lui affirmant que même s'il était incapable de continuer, il était capable de continuer. Il admirait son refus obstiné de mourir comme s'il s'examinait de l'extérieur. L'impulsion physique et irréfléchie d'avancer, la détermination de chaque cellule à poursuivre laborieusement son chemin, le besoin entêté de prolonger son existence. Tout cela signifiait quelque chose. C'était important. Il lui suffisait de se rappeler pourquoi. C'était en lien avec sa fille. Avec le fait de la protéger, de la rendre heureuse.

Il se souvint alors. Il se souvint d'être un homme qui aimait son enfant, et se souvint donc qu'il était un homme. Un lien plus solide que l'ambition qui avait bâti un empire. Il se souvint qu'il s'était lui-même transformé en quelque chose qui n'était pas humain. Quelque chose de plus. Et il comprit comment cette force étrangère l'avait également affaibli. Comment l'argile implacable et grossière de son corps lui avait évité l'annihilation. L'épée qui avait pourfendu un milliard d'anges n'avait occasionné qu'un simple désagrément chez les primates dans leurs bulles d'air et de métal. Et un homme nommé Winston Duarte, à mi-chemin entre ange et primate, avait été brisé mais pas tué. Les éclats s'étaient rassemblés.

Il y avait aussi quelqu'un d'autre. Un homme dont l'esprit renfermait des lits de fleuves asséchés. Un homme qui avait également changé. James Holden, l'ennemi qui avait le même ennemi que lui, à l'époque où Winston Duarte n'était pas un être brisé, mais qui, en se brisant, l'était devenu.

Dans un effort titanesque et avec une infinie précaution, il tira encore et encore à lui l'immensité et la complexité insupportables de sa conscience, se compressant pour devenir à nouveau ce qu'il était auparavant. Le bleu vira à la couleur qu'il avait connue en tant qu'homme. La tempête qui faisait rage de l'autre côté s'apaisa, tout comme les sensations de violence et de menace. Il sentit la chair chaude et l'odeur ferreuse de sa main, refermée sur le vide. Il ouvrit les yeux, se tourna vers les commandes commes et entama une communication :

— Kelly. Pourriez-vous m'apporter une autre théière ?

Le silence fut moins long qu'il n'aurait pu s'y attendre au vu des circonstances.

— Bien, monsieur, répondit le valet.

— Je vous remercie.

Puis il coupa la connexion.

On avait installé un lit médicalisé dans son cabinet, avec un matelas en mousse aérée pour éviter les escarres, mais il était assis à son bureau comme s'il ne l'avait jamais quitté. Il prit conscience de son corps et nota sa faiblesse. La maigreur de ses muscles. Il se leva, joignit les mains derrière le dos et s'approcha de la fenêtre afin de savoir s'il était capable de marcher. C'était bel et bien le cas.

Une lumière brillait à l'extérieur, sous la pluie tambourinante. Des flaques s'étaient formées sur les chemins. L'herbe était propre, luisante. Il chercha Teresa, et la trouva. Elle n'était pas à proximité, mais pas en danger non plus. Cela revenait à suivre à nouveau ses flâneries dans la nature, mais sans la lentille artificielle des caméras. L'amour et l'indulgence qu'il éprouvait à son égard étaient immenses. Océaniques. Mais rien ne pressait. L'expression la plus authentique de son amour demeurait son travail ; il s'y attela par conséquent comme s'il s'agissait d'un jour comme un autre.

Duarte afficha un rapport sur son écran, comme il le faisait toujours pour commencer la matinée. Il occupait généralement une page, mais celui-ci était un volume tout entier. Il filtra par catégorie, sélectionnant les pages au sujet de l'état du trafic dans le système des anneaux.

Dire que les choses s'étaient mal déroulées en son absence était un euphémisme. Rapports scientifiques concernant la perte du *Typhoon* et de la station Médina. Analyses militaires du siège de Laconia et de l'anéantissement des plates-formes de construction. Comptes rendus de renseignement sur l'opposition grandissante au sein des systèmes colonisés par l'humanité dans les différentes galaxies, sur les tentatives de l'amiral Trejo de maintenir à flot le rêve de l'Empire sans lui.

À une époque, peu après le décès de sa mère, Teresa avait décidé de lui préparer son petit-déjeuner. Elle était si jeune et si maladroite qu'elle n'y était pas parvenue. Il se rappelait la croûte

de pain sur laquelle s'entassait la confiture ainsi que la noix de beurre encore solide qui se trouvait au sommet. Ce mélange d'ambition, d'affection et de pathos, à sa manière, était magnifique. C'était le genre de souvenir qui survivait, car l'amour et l'embarras s'assemblaient parfaitement. Il vivait là une situation similaire.

Il avait désormais l'esprit clair concernant le système des anneaux. Il en percevait les échos dans le tissu de la réalité, comme s'il posait l'oreille contre le sol d'un vaisseau pour se renseigner sur l'état du réacteur. Il discernait maintenant la furie des ennemis aussi clairement que s'il entendait leurs voix. Leurs cris déchiraient quelque chose qui n'était pas de l'air dans quelque chose qui n'était pas le temps.

— Amiral Trejo, dit-il, et Anton sursauta.



C'était pour Trejo la cinquième semaine de tournée de presse et de reconquête du système Sol. Il se trouvait assis dans sa cabine, éreinté par une longue journée de flagorneries et de discours en compagnie des dirigeants et officiels locaux. Figure de proue d'un empire pratiquement renversé, il veillait à ce que personne ne sache qu'il était passé tout près de la crise de nerfs. Après de rudes semaines passées sous la poussée afin de rejoindre le système Sol depuis Laconia, tout cela était épuisant. Il ne souhaitait rien d'autre qu'un bon remontant et huit heures de sommeil. Ou même vingt. Au lieu de cela, il était au beau milieu d'une conversation vidéo avec le secrétaire général Duchet ainsi que son homologue martien, tous deux sur Luna et suffisamment proches pour que le décalage temporel n'interfère pas. Les politiciens mentaient avec le sourire. Celui de Trejo, en revanche, préférait des menaces.

— Nous comprenons naturellement la nécessité de construire les chantiers navals orbitaux et de faire en sorte qu'ils soient opérationnels le plus rapidement possible. Rebâtir nos défenses est essentiel, déclara Duchet. Mais au vu de l'anarchie qui a suivi les récentes attaques sur Laconia, notre priorité est de garantir la sécurité des sites. Il nous faut la garantie que vos vaisseaux

seront en mesure de protéger ces précieuses structures. Nous ne souhaitons pas peindre une cible sur nous et subir des attaques de la part des rebelles.

On vient de vous botter le cul, vos fabriques ont explosé, vous avez perdu deux de vos appareils les plus puissants et vous peinez à maintenir l'unité de l'Empire. Avez-vous suffisamment de vaisseaux pour nous forcer à travailler pour vous ?

— Nous avons subi des revers, c'est vrai, admit Trejo d'une voix traînante, comme cela lui arrivait parfois sous l'effet de la colère. Mais il n'y a pas lieu de s'inquiéter. Nos destroyers de classe *Pulsar* sont plus qu'assez nombreux pour garantir une totale sécurité dans le système Sol.

Je viens de reconquérir votre territoire avec une vingtaine de vaisseaux comme ceux-là et j'en ai encore toute une chiée prêts à répondre au cas où j'aurais besoin d'eux, donc faites ce que je vous dis, bordel de merde.

— Ravi de l'entendre, dit le Premier ministre martien. Veuillez informer le Haut consul que nous ferons tous les efforts possibles afin de respecter son programme de production.

Ne larguez pas un tapis de bombes sur nos villes, je vous en prie.

— Je le lui dirai, promit Trejo. Le Haut consul apprécie grandement votre soutien et votre loyauté.

Duarte est un légume avec la bave aux lèvres, mais si vous me fournissez les appareils qui me permettront de maintenir l'unité de l'Empire, je n'aurai pas à atomiser vos satanées planètes, et nous serons peut-être tous gagnants.

Trejo coupa la connexion et recula sur sa chaise. La bouteille de whiskey dans son placard l'appelait d'une voix douce. Celle du lit qui venait d'être fait, en revanche, était bien plus sonore. Il n'avait le temps pour aucun des deux. Le monde souterrain semait encore le trouble dans plus de mille trois cents systèmes. Et ce n'était là que son problème à l'échelle humaine. Après cela, il devrait s'occuper des portes et des choses à l'intérieur qui continuaient de neutraliser l'esprit des gens dans plusieurs systèmes entiers à la fois en cherchant un moyen d'exterminer l'humanité.

Aucun répit pour ceux dans le camp du mal. Aucun repos pour ceux dans le camp du bien.

— Établissez-moi une connexion avec le représentant de l'Association des Mondes dans le système Sol. Je ne me souviens plus de son nom, dit Trejo, et seul le vaisseau l'entendit.

Un message s'afficha sur son écran : CONNEXION EN COURS. Le moment était venu de lâcher de nouveaux mensonges en souriant. De proférer de nouvelles menaces implicites. De faire appel – et il utilisait ce terme comme une insulte – à la diplomatie.

— Amiral Trejo, l'appela une voix derrière lui.

Elle lui était familière, mais si inattendue que son esprit peina à l'identifier. Un bref instant, il songea de manière irrationnelle que son attaché de presse était resté dissimulé tout ce temps dans sa chambre et n'avait décidé que maintenant de révéler sa présence.

— Anton, fit la voix d'un ton plus bas, aussi intimiste que celui d'un ami.

Trejo pivota sur sa chaise pour faire face à la pièce. Winston Duarte se tenait près du pied de son lit, les mains derrière le dos. Il portait une chemise ample et décontractée associée à un pantalon noir, mais n'avait pas de chaussures. Ses cheveux étaient en bataille, comme s'il venait de se réveiller. Il semblait véritablement lucide.

— Alerte de sécurité, dit Trejo. Cette pièce-là. Balayage intégral. Duarte prit un air peiné.

— Anton, répéta-t-il.

En quelques millisecondes, le vaisseau eut balayé chaque centimètre carré de sa cabine à la recherche de quelque chose ou de quelqu'un n'étant pas censé s'y trouver. Son écran l'informa qu'aucun dispositif d'écoute, produit chimique dangereux ou technologie non autorisée n'était à signaler. Il était également la seule personne à l'intérieur. Le vaisseau lui demanda aussi s'il souhaitait une intervention du personnel de sécurité armé.

— J'ai une attaque, ou quoi ? s'interrogea-t-il devant l'apparition.

— Non. Même si vous devriez certainement dormir plus, répondit le fantôme dans la pièce avant de hausser les épaules d'un air pratiquement désolé. Écoutez, Anton. Vous avez fait tout ce qu'on pouvait demander de vous pour assurer l'unité

de l'Empire. J'ai lu les rapports. Je sais à quel point cette tâche a été difficile.

— Vous n'êtes pas vraiment là, dit Trejo, affirmant la seule réalité possible face aux mensonges que ses sens lui racontaient.

— La signification de *là* est devenue curieusement flexible, pour moi. J'admire beaucoup votre travail, mais vous pouvez lever le pied, maintenant.

— Non. Ce n'est pas fini. Je suis *encore* en train de me battre pour l'unité de l'Empire.

— Et j'apprécie. Vraiment. Mais nous avons pris le mauvais chemin. Il me faut un peu de calme pour réfléchir à ça, mais je vois les choses plus clairement, maintenant. Tout va s'arranger.

Le besoin d'entendre ces mots – et d'y croire – submergea Trejo à l'instar d'une inondation. La première fois qu'on l'avait embrassé, la sensation avait été moins intense que cela.

Duarte décocha un sourire amusé, empreint de mélancolie.

— Vous et moi, nous avons bâti un empire qui s'étend à travers la galaxie entière, rappela-t-il. Qui aurait imaginé que nous pensions trop petit ?

L'image, l'illusion, la projection, ou quoi que ce fût, disparut si soudainement qu'elle fut pareille à une image sautée au cours d'un film.

— Putain, lâcha Trejo, qui ne s'adressait à personne.

L'alerte de sécurité clignotait toujours sur l'écran au-dessus de son bureau. Il abattit une main sur le lien comm.

— Monsieur, réagit l'officier de service. Nous avons une alerte en cours déclenchée depuis vos quartiers. Voulez-vous que...

— Vous avez cinq minutes pour vous préparer à la poussée, vitesse maximale, direction l'anneau.

— Monsieur ?

— Sonnez l'alarme, ordonna Trejo. Envoyez tout le monde rejoindre sa couchette. Il faut retourner sur Laconia. Tout de suite.

JIM

— Il nous a pingués, dit Alex d'une voix légère, presque chantante, impliquant qu'il considérait qu'ils étaient tous baisés.

Jim, assis au poste des ops, un affichage tactique du système Kronos sur son écran et le cœur battant la chamade, tenta de s'inscrire en faux :

— Ce n'est pas parce qu'il toque à la porte qu'il sait qui se trouve à l'intérieur. Ne changeons pas d'attitude.

Le *Rossinante* se faisait passer pour un petit vaisseau de transport, une catégorie d'appareil comptant de nombreux éléments dans le système Kronos. Naomi avait reconfiguré l'Epstein, juste assez pour modifier leur signature thermique sans générer trop de chaleur résiduelle supplémentaire. Quelques nouvelles pièces de revêtement, soudées à la coque sur un chantier naval rebelle du système Harris, avaient modifié leur silhouette. Un filet d'hydrogène liquide fuyait lentement au sommet du vaisseau et modifiait leur profil thermique. Quand Naomi avait analysé sa stratégie d'avoir recours au camouflage, elle lui avait paru indiscutable. Seule la menace des violences donnait à Jim cette sensation de vulnérabilité.

La frégate ennemie se nommait le *Black Kite*. Plus petite que les destroyers de classe *Storm*, elle était tout de même bien armée et jouissait de la coque extérieure autocicatrisante qui rendait les vaisseaux laconiens difficiles à détruire. Elle appartenait à un groupe de chasse qui sondait tous les systèmes inhabités à la recherche de Teresa Duarte, la fille en fugue du Haut consul Winston Duarte, potentielle héritière de son empire et, pour l'instant, apprentie mécanicienne à bord du *Rossinante*.

Ce n'était pas la première fois qu'il voyait cette frégate.

— Des relances ? demanda Jim.

— Simplement le ping du lidar, fit Alex. Je crois que je devrais faire chauffer les sarbacanes, non ? Juste au cas où.

Ouais, c'est parti, s'apprêtait à répondre Jim quand Naomi intervint à sa place :

— Non. Certains éléments prouvent que leurs systèmes de senseurs nouvelle génération sont capables d'identifier les condensateurs des canons électromagnétiques.

— Je ne trouve pas ça normal, commenta Jim. Ce que fait un équipage avec le condensateur de son canon électromagnétique dans l'intimité de son vaisseau, c'est son affaire.

Il perçut le sourire dans la voix de Naomi :

— Je suis d'accord sur le principe, mais nous ne devrions quand même activer les canons qu'en cas de besoin.

— Bien reçu, acquiesça Alex.

— Toujours pas de relance ? interrogea Jim, même s'il avait accès au même registre que le pilote.

Alex vérifia néanmoins.

— Aucune communication, confirma-t-il.

Kronos n'était pas tout à fait un système mort, mais il s'en approchait. Il abritait une étoile imposante à combustion rapide. Sa zone habitable comptait autrefois une planète qui l'était également ; assez, du moins, pour que la protomolécule soit capable de s'approprier la biomasse nécessaire à élaborer un anneau. Mais au cours de l'éternité qui séparait la construction de la porte et le moment où l'humanité avait découvert l'existence des ruines aliens, la zone habitable s'était déplacée. La planète où la vie avait pu se développer à l'origine n'avait pas encore été engloutie par l'étoile, mais ses océans s'étaient évaporés et son atmosphère avait disparu. La seule forme de vie autochtone du système Kronos se trouvait sur la lune humide d'une géante de gaz située en périphérie, et n'était guère plus que des couches de moisissure visqueuse aussi vastes qu'un continent qui se disputaient féroce-ment les terres.

Environ dix mille êtres humains habitaient le système ; des mineurs disséminés sur sept cent trente-deux sites actifs. Des sociétés, des groupes d'intérêt financés par les gouvernements, des appareils miniers indépendants et des aberrations légales

qui formaient un hybride des trois exploitaient les très abondantes ressources en palladium d'une poignée d'astéroïdes afin de les expédier ensuite à tous ceux qui fabriquaient encore des recycleurs d'air ou travaillaient encore sur des projets d'aménagement ou de terraformage.

Tout le monde, en somme.

Kronos se trouvait aux confins de la zone administrée à l'époque par l'Union des Transports avant de devenir le trou du cul de l'Empire laconien, et à présent personne ne savait ce qu'il était réellement. Il existait des centaines de systèmes similaires à travers le réseau des portes, qui n'étaient pas encore autosuffisants ou bien ne comptaient pas le devenir, préférant creuser leur propre petite niche économique à l'inverse des grandes coalitions. Le genre d'endroit où le monde souterrain pouvait habituellement se dissimuler afin de réparer ses vaisseaux et planifier la suite des opérations. Sur l'affichage tactique, des astéroïdes identifiés par la nature de leur orbite, leur état de prospection, leur composition et leur propriétaire légal tournaient autour de l'étoile menaçante tout comme un nuage dense de pollen au printemps. Les appareils, eux, étaient regroupés par dizaines autour des sites de prospection et d'extraction tandis qu'un nombre équivalent d'entre eux effectuaient des transits solitaires d'un petit avant-poste à l'autre ou s'affairaient à recueillir de l'eau pour s'en servir de masse réactionnelle ou de protection antiradiations.

Trois jours plus tôt, le *Black Kite* avait traversé l'anneau, torpillé le relais radio des rebelles installé à sa surface puis enclenché ses réacteurs à faible puissance pour demeurer sur place, comme le videur d'une boîte de nuit sélect. Les portes n'étaient pas en orbite autour des étoiles ; leur position restait figée, comme si elles étaient suspendues dans le vide par un crochet. Ce n'était pas leur propriété la plus étrange. Jim s'était permis d'espérer que le *Kite* se contenterait de détruire le transmetteur pirate du monde souterrain. Que l'ennemi terminerait ses petits actes de vandalisme et foutrait le camp pour aller couper des lignes télégraphiques métaphoriques dans un autre système.

Mais il était resté afin de sonder le système. À leur recherche. À la recherche de Teresa. De Naomi, responsable des opérations de la résistance. Et de Jim.

Sur l'écran des comms, le voyant vert signalant une transmission entrante s'alluma et Jim sentit ses entrailles se nouer. À cette distance, la bataille ne s'engagerait pas avant des heures, mais il ressentit une bouffée d'adrénaline, comme si quelqu'un avait ouvert le feu. La peur était si écrasante qu'il ne remarquait rien d'étrange.

— Une transmission radio, annonça Alex sur le canal comm du vaisseau, depuis le poste situé au-dessus de Jim. Bizarre que ça ne soit pas une communication par faisceau de ciblage... Je ne crois pas qu'il s'adresse à nous.

Jim ouvrit le canal.

La femme s'exprimait d'une voix saccadée, formelle, dénuée de toute émotion. Son accent ressemblait à celui des militaires laconiens :

— ... comme une offensive et nous réagissons en conséquence. Début du message. Ici le *Black Kite*, à l'intention du transport nommé *Perishable Harvest*. Par ordre des forces de sécurité laconiennes, coupez immédiatement votre réacteur et préparez-vous à nous accueillir pour inspection. Tout refus d'obtempérer sera considéré comme une offensive et nous réagissons en conséquence. Début du message...

Jim appliqua un filtre à l'affichage tactique. Le *Perishable Harvest* se trouvait à trente degrés de la position du *Rossi* dans le sens de rotation de l'étoile et filait à toute allure en direction du soleil agressif et imposant. S'il avait bien reçu le message, il n'y avait pas encore obéi.

— C'est un des nôtres ? questionna Jim.

— Nan, répondit Naomi. Il est enregistré comme appartenant à un certain David Calrassi sur Bara Gaon. Je n'ai aucune info sur lui.

Avec le décalage temporel, il avait certainement reçu les directives du *Black Kite* dix minutes avant le *Rossinante*. Jim imaginait un autre équipage en panique après avoir reçu le message qu'il redoutait. Il ignorait ce qu'il adviendrait ensuite, mais le *Rossinante* – pour le moment, du moins – n'était pas dans la ligne de mire de l'adversaire. Il regrettait que son soulagement ne fût pas plus profond.

Il se dessangla de son siège anti-crash et pivota. Les cardans sifflèrent en s'agitant sous son poids.

— Je descends une minute à la coquerie, annonça-t-il.

— Rapportez-moi un café aussi, le pria Alex.

— Oh non. Pas de café. Je suis plutôt d'humeur pour une camomille ou du lait chaud. Quelque chose d'apaisant, qui ne soit pas agressif.

— Bonne idée, approuva le pilote. Quand vous changerez d'avis pour prendre un café, rapportez-m'en un aussi.

Une fois dans l'ascenseur, Jim s'appuya contre le mur et attendit que son cœur ralentisse. C'était bien de cette manière que survenait une crise cardiaque, non ? Le pouls commençait à s'accélérer sans jamais ralentir jusqu'à ce que quelque chose de vital cède. Ce n'était probablement pas cela, mais il en avait l'impression. En permanence.

Son état s'améliorait. Il était désormais plus calme. Le système médical automatisé avait pu superviser la repousse de ses dents manquantes. Mis à part l'indignité de devoir anesthésier ses gencives comme un enfant en bas âge, tout s'était déroulé de manière satisfaisante. Les cauchemars étaient maintenant de vieilles connaissances. Ils avaient débuté sur Laconia, lorsqu'il était encore prisonnier du Haut consul Duarte. Il s'était attendu à ce qu'ils faiblissent après sa libération, mais ils ne faisaient qu'empirer. Dans leur version la plus récente, il était enterré vivant. Le plus souvent, on assassinait une personne qu'il aimait dans la pièce adjacente et il échouait à taper le code de déverrouillage assez rapidement pour la sauver. Ou bien il avait un parasite sous la peau et tentait de trouver un moyen de l'extraire. Ou bien les gardes de Laconia venaient le passer à tabac jusqu'à lui briser à nouveau les dents. Comme ils le faisaient auparavant.

Sur le plan positif, les vieux rêves dans lesquels il oubliait d'enfiler ses vêtements ou de réviser pour un examen paraissaient avoir disparu de l'orbite. La vie curieusement angoissante de ses songes n'était pas totalement noire.

Il y avait encore des jours où il n'arrivait pas à se débarrasser de la peur. Parfois, une partie de son esprit se retrouvait piégée dans la certitude irrationnelle et infondée que son groupe de tortionnaires laconiens était sur le point de le retrouver. D'autres jours, c'était la peur plus rationnelle des choses au-delà

des portes qui l'assaillait. Ou celle de l'apocalypse qui avait supprimé les concepteurs de la protomolécule et s'apprêtait maintenant à détruire l'humanité.

Vu sous cet angle, il n'était peut-être pas l'élément brisé de l'équation. La situation d'ensemble étant relativement catastrophique, c'était peut-être un signe de folie que d'éprouver un sentiment de plénitude aussi sain que celui de l'homme qu'il était avant sa période de captivité sur Laconia. Il aurait malgré tout souhaité savoir si les vagues de tremblements étaient un simple effet de résonance dû à la modification du réacteur ou si elles venaient simplement de lui.

L'ascenseur s'immobilisa. Il en sortit avant de se diriger vers la coquerie. Le battement doux et rythmé d'une queue canine sur le sol l'informa que Teresa et Ramusquée s'y trouvaient déjà. Amos – les yeux noirs, le teint gris, revenu d'entre les morts – y était également, assis à la table et affichant le sourire factice qu'il avait toujours arboré. Jim n'avait pas assisté à la scène où on lui avait tiré dans la tête sur Laconia, mais il connaissait l'existence des drones qui récupéraient les fragments de chair humaine pour les réassembler ensuite. Naomi, quant à elle, peinait à savoir si la chose qui revendiquait le nom d'Amos était véritablement le mécanicien qui avait navigué en leur compagnie toutes ces années ou s'il était devenu un mécanisme alien qui croyait seulement être Amos parce qu'il était constitué de son corps et de son cerveau. Jim avait décidé que même s'il semblait différent, même si certaines des choses qu'il savait étaient des bribes de l'ancien monde alien, Amos restait Amos. Il n'avait pas l'énergie d'y réfléchir davantage.

En outre, le chien l'appréciait. Ce n'était pas le parfait guide critique, mais sans doute le moins imparfait.

Ramusquée, assise aux pieds de Teresa, leva vers Jim un regard empli d'espoir et recommença à battre le sol de sa queue.

— Je n'ai pas de saucisses, regretta Jim devant ces yeux bruns expressifs. Il va falloir te contenter de *kibble*, comme nous tous.

— Vous l'avez trop gâtée, dit Teresa. Elle ne vous laissera jamais l'oublier.

— Si je dois aller au paradis, autant que ce soit pour avoir trop gâté les chiens et les enfants.

Jim s'approcha du distributeur et commanda instinctivement un flacon de café. Puis, réalisant ce qu'il venait de faire, il en demanda un nouveau pour Alex.

Teresa Duarte haussa les épaules et reporta son attention sur le tube de champignons, d'aromatisants et de fibres digestives qui composaient son petit-déjeuner. Sa chevelure était tirée en une queue de cheval noire et sa bouche légèrement plissée en permanence, une excentricité physiologique ou bien caractéristique. Jim l'avait vue grandir pour passer d'une enfant précoce à une adolescente rebelle dans les Bureaux d'État de Laconia. Elle avait désormais quinze ans, ce qui lui donnait à réfléchir devant le souvenir de la personne qu'il était au même âge : un maigrichon du Montana aux cheveux noirs, sans ambition particulière au-delà du fait de savoir que si rien d'autre ne fonctionnait, il pourrait toujours intégrer la Flotte. Teresa paraissait plus âgée que Jim lorsqu'il était lui-même adolescent, à la fois plus instruite sur l'univers et plus en colère contre lui. Les deux étaient peut-être indissociables.

Lorsqu'il était prisonnier de son père, elle avait peur de lui, mais à présent qu'elle se trouvait sur son vaisseau, la crainte semblait s'être évaporée. À l'époque, il était son ennemi, même s'il n'était pas certain d'être devenu son ami. Les émotions d'une adolescente ayant appris la socialisation dans un environnement isolé étaient certainement plus complexes que ce qu'il pourrait jamais vraiment comprendre.

Le distributeur finit de remplir son flacon de café ainsi que celui d'Alex, et Jim les récupéra en savourant la chaleur dans ses paumes. Les tremblements avaient presque cessé, et l'amertume du café le calmait davantage qu'aurait pu le faire le thé.

— Il va bientôt falloir nous réapprovisionner, dit Amos.

— Ah bon ?

— Les niveaux d'eau sont bons, mais ça serait pas mal de faire le plein de pastilles de carburant. Les recycleurs ne sont plus tout jeunes non plus.

— C'est préoccupant ?

— Nous pouvons tenir encore quelques semaines.

Jim hocha la tête. Son premier réflexe fut d'écarter le problème afin de s'en occuper un autre jour, mais c'était une mauvaise idée.

Se foutre de tout ce qui n'était pas urgent était ce qu'on faisait en temps de crise, et s'il n'arrivait pas à chasser cet état d'esprit, d'autres problèmes surviendraient plus tard.

— Je vais en parler à Naomi, promit-il. Nous allons trouver une solution.

À condition que les Laconiens ne nous trouvent pas. À condition que les entités des portes ne nous tuent pas. À condition qu'une des mille autres catastrophes auxquelles je n'ai même encore jamais pensé ne nous extermine pas avant que tout cela soit d'actualité.
Il sirota une nouvelle gorgée de café.

— Comment ça va, cap ? s'enquit Amos. Vous avez l'air un peu nerveux.

— Ça va. J'essaie juste de masquer une panique quasi constante avec un humour léger, comme tout le monde.

Amos eut un instant de sinistre immobilité – l'une des principales caractéristiques de sa nouvelle personnalité – puis son sourire s'élargit quelque peu.

— D'accord, dit-il.

— Nous avons quelque chose, intervint Alex sur le canal comm du vaisseau.

— Quelque chose de bien ?

— Quelque chose. Le *Perishable Harvest* vient de larguer un genre de liquide et il fonce vers la grande station commerciale de la ceinture extérieure.

— Bien reçu, dit Naomi sur le même canal, de la voix calme et saccadée que Jim associait au commandant Naomi Nagata. Confirmation en cours.

— Et le *Black Kite* ? demanda Jim au mur.

Alex et Naomi restèrent un moment silencieux, puis le pilote répondit :

— On dirait qu'il les prend en chasse.

— Il s'éloigne de l'anneau ?

— Tout à fait, confirma Alex, dont la voix trahissait clairement la satisfaction.

Jim sentit déferler en lui une vague de soulagement, qui ne dura pas plus d'un instant. Il songeait déjà que ce pouvait être un piège. Si le *Rossi* prenait trop tôt la direction de la porte, il attirerait l'attention sur lui. Et même si le vaisseau échappait au *Black Kite*, un

autre appareil laconien se risquait potentiellement à patienter dans la Zone lente, prêt à stopper tout bâtiment fuyant le système.

— Pourquoi est-ce qu'ils s'enfuient ? questionna Teresa. Ils savent qu'ils ne peuvent pas s'échapper, non ? Ce serait stupide de croire l'inverse.

— Ils n'essaient pas de sauver le vaisseau, dit Amos.

Il employait le même ton patient et presque philosophe que lorsqu'il lui montrait comment souder correctement sous les effets de la microgravité ou contrôler le joint d'étanchéité d'une conduite. C'était la voix d'un professeur expliquant à son élève comment fonctionnait le monde.

— Je ne sais pas ce qu'ils avaient sur ce vaisseau qui allait mettre en rogne les Laconiens, continua-t-il, mais ils ne peuvent pas le cacher. Pas dans un système aussi désert. Et pas moyen qu'ils s'éclipsent pour changer de transpondeur. Il est foutu, leur vaisseau. La station commerciale est assez grande pour que l'équipage y descende et embarque en douce sur d'autres appareils, ou pour qu'il fasse semblant d'être sur place depuis un moment.

— Ils filent là où on peut se cacher, dit Teresa.

— Et plus ils ont d'avance, plus ils auront de chance de trouver un endroit qui convient, compléta Amos.

Ç'aurait pu être nous, songea Jim. Si le Black Kite nous avait considérés comme étant un peu plus suspects que le Perishable Harvest, nous serions en train de sacrifier le Rossi en espérant nous faire assez petits pour passer inaperçus. Mais c'était une erreur. Kronos ne comptait aucune cachette, ni aucun autre endroit suffisamment discret pour que les Laconiens n'y prêtent pas attention. Leur meilleur espoir était de se fondre dans la masse, car leur plan B impliquait des violences.

Il ne pensait pas avoir dit quoi que ce soit à voix haute ou fait le moindre bruit qui trahirait ses peurs, mais ç'avait peut-être été le cas, car Teresa l'observait d'un air qui oscillait entre agacement et compassion.

— Je ne vous laisserai pas leur faire de mal, vous le savez bien, dit-elle.

— Tu essaieras, en tout cas.

— Je suis toujours la fille du Haut consul. Et je vous ai déjà évité des ennuis.

— Je ne me servirai pas de ça, rétorqua Jim, d'un ton plus sévère qu'il ne l'avait souhaité.

Ramusquée s'agita et se hissa sur ses pattes pour regarder alternativement Jim et Teresa, l'air paniqué. Le regard de l'adolescente s'assombrit.

— Ce que veut dire le capitaine, je crois, c'est qu'il n'est pas totalement à l'aise à l'idée de t'utiliser comme bouclier humain, plaça Amos. Ce n'est pas que tu ne le ferais pas, puisque tu l'as déjà fait. Mais les gens qui tiennent le fusil, eux, nous ne les connaissons pas. Ce ne sont peut-être pas les gens les plus dignes de confiance, et moins nous aurons à compter sur eux, mieux ce sera.

Elle avait toujours l'air renfrogné, mais un petit peu moins.

— Oui, acquiesça Jim. C'était beaucoup mieux formulé.

— Ça m'arrive d'être pas mal, dans ce domaine, dit Amos, ce qui aurait pu être ou non une plaisanterie. Vous voulez que nous préparions le vaisseau pour détalé ? Nous avons assez de masse réactionnelle pour enclencher une bonne poussée.

— Je croyais que nous manquions de pastilles de carburant.

— C'est vrai, mais nous pouvons utiliser celles qui nous restent pour quitter le système Kronos et mettre l'eau sur notre liste d'achats, tout simplement. Ce sont les recycleurs qui vont vraiment poser problème.

Une idée l'attirait plus encore que la gravité : allumer le réacteur, s'orienter vers l'anneau et se tirer du système avant que l'ennemi ne mette la main sur eux. Jim relâcha volontairement sa prise autour des flacons.

— Naomi, appela-t-il. Qu'est-ce que tu en penses ?

Un moment de silence, puis :

— Désolée. Je n'écoutais pas. C'était quoi, la question ?

— Est-ce qu'il faut préparer le *Rossi* et quitter le système en fonçant comme des dingues ? Quand le *Black Kite* sera totalement engagé dans sa poussée, nous pourrions en profiter pour filer.

— Non, s'opposa-t-elle, comme il s'y attendait. Ils ne nous ont pas reconnus. Si nous y allons trop tôt, ça va éveiller leurs soupçons. Il vaut mieux rester passif. Alex ? Programmez un point de rencontre avec le *Whiteoak*. C'est le gros transport de glace à proximité de la deuxième géante de gaz.

— Je le vois, dit le pilote.

Amos remua sur son banc.

— Capitaine ?

— Ça me va, assura Jim.

— S'il faut fuir, nous fuirons, fit Naomi.

Il faudra toujours fuir. Nous n'aurons jamais aucun répit, pensa Jim, considérant comme inutile de l'exprimer à voix haute.

TANAKA

Aliana pressa le bouton de son vaporisateur et inhala profondément. La brume saveur vanille pénétra ses poumons comme un doux nuage de chaleur. Nicotine et tétrahydrocannabinol, associés à une pointe de quelque chose plus exotique. Quelque chose tempérant la somnolence du THC par une hypersensibilité exacerbée. Les stores de sa chambre étaient tirés, mais les filets de lumière aux extrémités transformaient la poussière en arc-en-ciel étincelant. Elle remua une jambe et le drap de soie la caressa comme un millier de minuscules amants.

Tristan dormait à ses côtés, son petit cul musclé posé contre sa cuisse. Il ronflait légèrement dans son sommeil, ponctué de tressaillements et de soupirs occasionnels. Aliana savait qu'elle trouvait ce bruit charmant et attachant car elle planait et était dans une phase post-coïtale. Dès l'instant où les ronflements de Tristan deviendraient agaçants, il ne serait plus le bienvenu dans sa chambre.

De son point de vue, il existait deux manières de bien se porter au sein d'un régime rigide et autoritaire. La première – celle que favorisaient la plupart des gens – était d'être ce que le pouvoir en place attendait de vous. Mars avait voulu des soldats loyaux et en avait produit comme des pièces détachées créées à l'aide d'une imprimante 3D. Elle le savait, car elle était assez âgée pour avoir été l'un d'entre eux. Elle avait vu les éléments de sa cohorte essayer d'étouffer ou d'exciser de leur esprit collectif tout ce qui n'était pas suffisamment martien, et quelquefois ils y étaient parvenus.

L'autre méthode de survie consistait à aimer garder des secrets. À savourer la sensation de puissance qu'on ressentait en paraissant

une chose alors qu'on en était une autre. Puis à devenir bon dans ce domaine. Il s'agissait là d'une forme de perversion sexuelle, même lorsque cela n'impliquait pas de baiser avec ses officiers subalternes. L'excitation de savoir qu'un mot de travers ou une bévue pouvait vous loger une balle dans la nuque était plus importante pour elle que l'acte sexuel avec un véritable humain.

Une société libre et permissive où elle aurait pu faire les mêmes choses sans redouter les conséquences lui aurait fait perdre la tête. Elle avait adoré participer à l'expérience laconienne depuis le départ car le projet de Duarte – d'abord en tant que crime capital commis contre Mars, puis en tant que vecteur de danger permanent – nourrissait ses curieux fantasmes. Elle n'éprouvait aucune honte à cela. Elle avait bien conscience de ce qu'elle était.

— Réveille-toi, dit-elle en enfonçant ses doigts dans le dos du jeune homme.

— Je dors, marmonna Tristan.

— Je sais. Mais réveille-toi, maintenant.

Elle l'aiguillonna de nouveau. Elle passait dix heures par semaine à pratiquer la boxe ou bien la lutte, et lorsqu'elle raïdissait les doigts, ils étaient pareils à des barres de fer.

— Bordel, lâcha Tristan avant de se retourner.

Il lui offrit un sourire endormi. Ses cheveux blonds en bataille, son visage rasé de près et ses fossettes profondes lui donnaient l'air d'un chérubin dans une peinture classique. D'un des *putti* de Raphaël.

Aliana tira de nouveau sur son vaporisateur, puis le lui tendit. Il secoua la tête.

— Pourquoi tu m'as réveillé ? demanda-t-il.

Elle s'étira voluptueusement dans la douceur des draps, sa longue silhouette dépassant pratiquement du lit malgré ses dimensions gigantesques.

— Je suis défoncée, répondit-elle. J'ai envie de baiser.

Tristan s'affala sur le dos en lâchant un soupir exagéré.

— Allie, je n'ai presque plus aucun fluide dans le corps, là, dit-il.

— Alors va chercher un verre d'eau, une pastille de sel, et ramène ton cul dans mon lit.

— Bien, colonel, bien, acquiesça-t-il en riant.

Le rire de Tristan fut ponctué d'un "ouf" aigu lorsqu'elle roula pour se placer au-dessus de lui et se laissa tomber violemment sur son ventre, plaquant ses cuisses contre le lit à l'aide de ses chevilles et de ses pieds, agrippant ses poignets. Il leva les yeux vers elle, l'air étonné, puis, songeant qu'il s'agissait d'un jeu érotique, commença à se débattre. Bien formés, ses bras et son torse étaient néanmoins mous, ressemblant davantage à ceux d'un adolescent en bonne santé qu'à ceux d'un homme dans la vingtaine. Aliana, de son côté, avait les bras fins et secs, les muscles d'une coureuse de fond, réduits à l'essentiel par la constance de l'effort, aussi puissants que des ressorts d'acier. Lorsqu'il tenta de bouger, elle le repoussa aisément contre le lit, serrant les doigts jusqu'à ce qu'un bruit sec s'échappe des poignets de Tristan, qui poussa un cri perçant.

— Allie, tu... commença-t-il, mais elle serra de nouveau et il finit par la boucler.

Il voyait bien qu'elle était en colère. Elle aimait s'énerver, et elle aimait qu'il la voie énervée.

— Dans cette pièce, je m'appelle Aliana. Et toi Tristan, dit-elle d'une voix lente, veillant à ce que les drogues ne l'amènent pas à manger ses mots. À l'extérieur, tu es le caporal Reeves, et moi, le colonel Tanaka. Nous ne devons jamais confondre ça.

— Je sais. Je déconnais.

— On ne déconne pas. On ne plaisante pas. On ne gaffe pas. Si tu fais une erreur, si tu oublies la discipline de fer qui nous permet de faire ça, je serai révoquée pour faute dans le meilleur des cas.

— Jamais je ne...

— Et toi, enchaîna-t-elle comme s'il n'avait jamais commencé à parler, tu n'aimeras pas la version de moi qui viendra te rendre visite à ce moment-là.

Elle le fixa un moment, attendant que la peur soudaine qu'il avait ressentie se change en entendement. Puis elle relâcha ses poignets, s'écarta et s'allongea sur le flanc.

— Rappelle-moi aussi un verre d'eau, si tu veux bien, lança-t-elle.

Tristan resta muet. Il se contenta de se lever avant de quitter la chambre. Aliana le regarda partir en admirant ses cuisses et son cul se contracter cependant qu'il marchait, le délicat V de

son dos et de ses épaules. Il était vraiment très beau. Lorsque leur histoire prendrait fin, inévitablement, il allait lui manquer. Cela ne changeait rien au fait que tout serait terminé. C'était toujours ainsi. Le plaisir venait en partie de cela.

Quelques instants plus tard, Tristan revint avec deux verres d'eau dans les mains. Il s'immobilisa au pied du lit, l'air hésitant. Aliana tapota les draps à ses côtés.

— Désolée si je t'ai fait mal, s'excusa-t-elle.

— Pas grave, assura le jeune homme, qui lui tendit un verre et vint s'asseoir près d'elle. Désolé de t'avoir appelée Allie. Toujours partante pour une baise ?

— Dans une minute, répondit-elle, puis tous deux passèrent un moment à boire.

— Je vais te revoir ? finit-il par lui demander, et Aliana se sentit flattée par l'espoir qu'elle perçut dans sa voix.

— Je devrais rester un certain temps sur Laconia, cette fois, l'informa-t-elle. Et j'ai envie de te revoir, oui. Nous devons simplement faire attention.

— Je comprends.

Et elle savait que c'était le cas. Elle aimait que ses jouets soient bien plus jeunes, d'un rang bien inférieur. De cette manière, les choses demeuraient simples. Mais elle ne perdait pas son temps avec des imbéciles.

Sa soif étanchée, la chaleur dans ses poumons s'étendit à son ventre avec une sensation très agréable. Elle tendit la main et la posa sur la cuisse de Tristan.

— Je crois que nous devrions...

Son terminal sonna sur sa table de chevet. Elle l'avait paramétré en mode silencieux ; l'appareil considérait par conséquent l'appel entrant comme assez important pour ignorer ce réglage. Elle le possédait depuis longtemps et l'avait bien dressé. Il avait donc certainement raison. Elle le souleva pour voir qui lui adressait cette requête de communication. Elle venait des Bureaux d'État. Aliana accepta la connexion sans visuel :

— Ici le colonel Tanaka.

— Bonjour, colonel. Ici le lieutenant Sanchez, programmation et logistique. Vous êtes attendue dans deux heures aux Bureaux d'État pour un débriefing.

— Vous êtes le premier à me prévenir, dit Aliana, qui tendit la main vers la table de chevet afin de récupérer ses pilules dégrisantes. Quel est l'ordre du jour ?

— Navré, colonel. Je n'ai pas accès à cette information. L'amiral Milan vous a rajoutée sur la liste des participants.

La fête était finie.



Lorsqu'elle parvint aux Bureaux d'État, une légère pluie tombait, les pavés rendus à la fois sombres et luisants par les minuscules gouttelettes. La basse montagne en périphérie du domaine semblait tout droit sortie d'une ancienne estampe *ukiyo-e*. Yoshitoshi ou bien Hiroshige. Un attaché de la Direction scientifique l'attendait avec un parapluie et une tasse de café. Elle les refusa tous deux.

Tanaka connaissait les Bureaux d'État. La plupart de ses affectations étaient sur le terrain, mais elle s'était fait beaucoup d'amis et avait de nombreuses relations professionnelles dans les hautes sphères du pouvoir ; elle se trouvait donc souvent là quand elle était sur Laconia. Elle n'était pas revenue depuis le siège de la planète, l'anéantissement des plates-formes de construction et l'enlèvement ou l'auto-émancipation de Teresa Duarte. Le bâtiment n'avait pas changé. Le béton coulé était aussi solide qu'auparavant, les fleurs coupées dans les vases tout aussi fraîches, les gardes tout aussi calmes et impassibles dans leur impeccable uniforme. Tout paraissait pourtant fragile.

L'attaché la guida jusqu'à un bureau où elle était déjà entrée. Des murs jaunes en bois local gravés du sceau bleu de Laconia, ainsi que deux canapés austères. L'amiral Milan – commandant en chef intérimaire pendant que le Haut consul était à l'isolement et que l'amiral Trejo était encore dans le système Sol – était assis à un large bureau. C'était un homme imposant aux traits sévères, ses cheveux poivre et sel coupés très court. Un vieux matelot bourru de l'époque de Mars aussi soupe au lait qu'un blaireau, qui n'avait aucune patience pour l'inutile. Tanaka l'adorait.

Un lieutenant se tenait à proximité de l'un des canapés. Son uniforme bleu, celui de la Flotte laconienne, arborait l'insigne

des services du renseignement technologique. À ses côtés était assis le Dr Ochida, responsable de la Direction scientifique, les doigts entrelacés sur un genou. Il régnait un silence embarrassant, comme si elle venait d'interrompre une discussion.

L'amiral Milan fut le premier à prendre la parole :

— Nous avons pris un peu de retard, colonel. Asseyez-vous. Nous en avons bientôt fini.

— Bien, monsieur, répondit Tanaka, qui accapara l'autre canapé.

L'amiral Milan tourna les yeux vers le lieutenant – Rossif, d'après son badge – et dessina un cercle dans le vide avec le bout du doigt.
Continuez.

— Le système Gedara, reprit Rossif. Population de presque deux cent mille. Haute concentration de fissibles dans la croûte supérieure, donc ils essaient d'exploiter le minerai en profondeur depuis plusieurs années. Ils pratiquent l'agriculture, mais il faudra encore dix ans pour qu'ils soient autosuffisants.

— Et l'incursion ? demanda l'amiral Milan.

— Vingt-trois minutes et onze secondes. Perte totale de connaissance. Quelques victimes et des infrastructures endommagées. Des accidents impliquant des véhicules ou bien des chutes, dans la plupart des cas. Le registre indique que quelques secondes à peine avant l'incursion, deux cargos lourds ont traversé l'anneau sans autorisation avant de disparaître.

Le Dr Ochida s'éclaircit la gorge :

— Il y a eu quelque chose d'étrange, cette fois.

— Plus étrange que de voir tous les cerveaux neutralisés pendant vingt minutes ? s'enquit l'amiral Milan.

— Oui, amiral. Après une analyse du fonctionnement de l'appareillage pendant l'événement, nous avons aussi constaté une perte de temps de nature différente.

— Expliquez-moi.

— Pour faire court, dit Ochida, la lumière est allée plus vite. L'amiral se gratta le cou.

— Le verbe *expliquer* a changé de signification sans qu'on me prévienne ? demanda-t-il.

Tanaka réprima un sourire.

— En résumé, la vitesse de la lumière est une fonction basique de l'univers. Dites-vous simplement... que c'est la causalité la

plus rapide qui peut se propager dans le vide, explicita Ochida. Pendant une vingtaine de minutes dans le système Gedara, la nature de l'espace-temps a changé en modifiant au passage la vitesse de la lumière. Elle est devenue plus rapide. Le décalage temporel entre les vaisseaux près de la porte de Gedara et la planète, auparavant, était d'un petit peu moins de quarante minutes. Les fichiers du registre au moment de l'événement indiquent qu'il a diminué de presque quatre mille nanosecondes pendant l'incursion.

— Quatre mille nanosecondes, répéta Milan.

— La nature de l'espace-temps dans ce système a *changé* durant vingt minutes, souligna Ochida, qui attendit en vain une réaction et prit un air déçu.

— Bon, dit Milan. Il va certainement falloir que je réfléchisse à ça. Merci pour le briefing, lieutenant. Docteur. Vous pouvez tous les deux disposer. Vous, colonel, vous restez.

— Bien, monsieur, acquiesça Tanaka.

Une fois que les deux hommes eurent quitté la pièce, Milan recula sur son siège.

— Un verre ? proposa-t-il. J'ai de l'eau, du café, du bourbon, et cette merde de thé aux herbes que mes époux boivent tous les deux, on a l'impression d'avaler du gazon coupé.

— Suis-je en service actif ?

— Je crois que vous n'avez pas à vous soucier d'enfreindre le protocole, si c'est ce que vous entendez par là.

— Alors un bourbon m'ira très bien, monsieur, accepta-t-elle.

L'amiral s'affaira une minute autour de son bureau puis lui tendit un verre en cristal taillé contenant deux doigts d'un liquide brun et trouble qui tournoyait à l'intérieur.

— À votre santé, dit Tanaka, qui en prit une petite gorgée.

— Bon, reprit Milan avant de s'asseoir, poussant le grognement inconscient d'un vieil homme qu'un certain nombre d'articulations faisaient souffrir. Qu'est-ce que vous pensez de cette histoire à la con au sujet de la vitesse de la lumière ? Qu'est-ce que ça veut dire ?

— Aucune idée, monsieur. J'appuie sur la détente, moi, je ne fais pas partie des intellos.

— Et c'est pour ça que je vous ai toujours appréciée.

Il s'appuya de nouveau contre le dossier de sa chaise et joignit le bout des doigts. Le silence était à présent d'une autre nature, et elle n'était pas certaine de savoir ce qu'il signifiait.

— Juste entre vous et moi, reprit-il. D'un vieux marin à l'autre. Avez-vous quelque chose à me dire ?

Elle sentit l'adrénaline se propager dans son système sanguin, mais ne laissa rien paraître. Elle avait bien trop d'expérience dans le domaine de la tromperie.

— Je ne sais pas de quoi vous parlez, répondit-elle.

L'amiral inclina la tête de côté, puis lâcha un soupir.

— Moi non plus, dit-il. Toutes ces conneries m'ont l'air bien mystérieuses. Et je ne suis plus aussi bon pour ravalier ma curiosité qu'à l'époque où nous étions jeunes.

— Je n'ai toujours pas la moindre idée du sujet de la conversation. Quelqu'un était censé m'expliquer pourquoi vous vouliez me voir ?

— Ce n'était pas moi qui souhaitais vous voir. La demande a été faite par l'amiral Trejo, et il m'a fait remplir quelques papiers à votre place.

Il sortit une chemise en papier rouge qui se fermait à l'aide d'une ficelle argentée, puis la lui tendit. L'objet paraissait incongru. C'était comme lui remettre une tablette en pierre. Elle vida d'un trait ce qui lui restait de bourbon avant de prendre la chemise. Elle était plus légère qu'elle ne s'y attendait, et la ficelle se dénoua facilement. À l'intérieur, elle trouva une seule et unique feuille de papier parcheminé, sécurité niveau trois, les circuits de vérification du document aussi nets et précis qu'un travail de dentelle. On y trouvait sa photo et son profil biométrique, accompagnés de son nom, de son grade et du numéro d'identification de son dossier. Dans un bref passage, la Direction du renseignement laconienne lui accordait le statut Oméga à la suite d'une requête adressée directement par les Bureaux du Haut consul.

Si on lui avait remis une tête coupée, elle n'aurait pas été plus étonnée.

— Est-ce que c'est... commença-t-elle.

— Ce n'est pas une plaisanterie. L'amiral Trejo a demandé qu'on vous remette les clefs du royaume. Droit de dérogation pour toutes les missions. Accès à toutes les informations quel

que soit le niveau de sécurité. Immunité contre la censure et les poursuites judiciaires pour la durée de votre affectation. Pas mal du tout. Vous êtes certaine de ne pas savoir ce qui se passe ?

— J'imagine qu'il y a une mission derrière tout ça ?

— Probablement, mais je ne suis pas en droit de savoir laquelle. Restez à votre place. Je vais sortir moi-même.

Quand l'amiral Milan referma la porte derrière lui, le système de la pièce projeta un message comm sur l'écran mural. Un instant plus tard, l'amiral Trejo apparut. C'était la personne encore en vie qu'elle connaissait depuis le plus longtemps. Ses yeux étaient toujours de la même étrange couleur verte, mais des poches sombres s'étaient maintenant formées dessous. Sa chevelure se raréfiait et son teint était devenu luisant, cireux et maladif. Il avait l'air d'un spectre.

— Colonel Tanaka, débuta-t-il. Je vous contacte au sujet d'une mission cruciale pour le sort de l'Empire. Je suis en route depuis le système Sol et nous avons provisoirement stoppé notre violente poussée pour faire une pause. Si ce message pouvait attendre mon arrivée sur Laconia, je vous aurais briefée en personne, mais comme ce n'est pas le cas, il va falloir se contenter de ça.

Elle jeta un regard prolongé dans son verre de bourbon. Il était vide, et la bouteille se trouvait à seulement un mètre de distance, mais elle n'en eut soudainement plus envie. Elle sentit s'affûter son attention.

— Comme tout le monde au sein de l'Empire, je suis certain que vous vous demandez pourquoi le Haut consul s'est isolé, poursuivit Trejo. Et de quelle manière il mène les combats contre les forces qui nous menacent à l'intérieur des portes. Je sais qu'il y a eu des rumeurs affirmant qu'il était blessé ou invalide. En toute franchise, il faut que vous sachiez que quand j'ai pris la direction du système Sol, le Haut consul était un légume baveux au cerveau abîmé qui n'était plus capable de se nourrir ou de se torcher le cul tout seul, et ce depuis l'attaque qui a détruit le *Typhoon* ainsi que la station Médina.

Tanaka inspira profondément puis expira entre ses dents.

— Le Dr Cortazar avait considérablement changé la biologie du Haut consul en utilisant des technologies protomoléculaires modifiées, ajouta Trejo. Et le Haut consul s'est retrouvé

en possession de certaines... capacités qui n'étaient pas clairement déterminées ni appréhendées avant le décès du Dr Cortazar. C'est Duarte qui l'a tué, en réalité. Il a éparpillé ce gros taré de Cortazar à travers la moitié de la pièce d'un seul geste de la main. Je n'ai jamais rien vu de tel. Au moment où je vous parle, les seules personnes à le savoir, ce sont vous, moi, le Dr Okoye de la Direction scientifique et Teresa Duarte, qui s'est enfuie avec les forces d'attaque rebelles après la branlée qu'elles nous ont mise. Donc pour faire court, tous nos ennemis sont au courant.

“Au vu de ces circonstances, vous comprendrez ma confusion en voyant le Haut consul apparaître devant moi il y a de ça quatre-vingt... quatre-vingt-cinq heures dans mon bureau du système Sol. Les senseurs n'ont pas remarqué sa présence. Il n'a touché aucun objet physique ni laissé la moindre preuve de sa présence qui soit vérifiable par un observateur extérieur. Mais il était bien là. Et avant de vous emballer en considérant qu'Anton Trejo est en pleine crise psychotique, j'ai une preuve externe à fournir. Mais elle n'est pas ici, dans le système Sol.

“Peu après ce qui m'est arrivé, Duarte a disparu des Bureaux d'État. Il ne s'est pas évaporé du monde réel. Il a enfilé son pantalon, une chemise propre, il a bu une tasse de thé puis il a discuté poliment avec son valet avant de quitter le domaine. Depuis, tous les senseurs de la planète sont en train de balayer les terres. Personne ne l'a vu.

“Plus d'un millier de systèmes colonisés sont en train de se demander s'il reste quelque chose du gouvernement. Nous avons des ennemis extra-dimensionnels qui tentent de trouver un moyen de nous exterminer pour de bon. Et je suis persuadé que la solution à ces deux putains de problèmes, c'est Winston Duarte, ou peu importe ce qu'il est devenu. Je vous connais depuis longtemps, et je vous fais confiance. Vous avez pour mission de le retrouver et de le ramener. Vous avez déjà entendu l'expression « avoir carte blanche », mais je peux vous assurer que vous n'avez jamais vu de carte aussi blanche. Je me fiche de ce que ça coûtera en matière d'argent, de matériel ou de vies humaines tant que vous ramenez Winston Duarte. S'il refuse, essayez gentiment de le convaincre, mais tout ça ne s'arrêtera que quand il sera sous votre garde.

“Bonne chasse, colonel.

Le message prit fin. Tanaka recula sur le canapé, s'étirant les bras sur les côtés comme un oiseau qui déploie ses ailes. Son esprit se projetait déjà. L'étrangeté de l'histoire, le choc de la révélation, la menace qu'elle impliquait. Elle avait assimilé tout cela. Elle le sentait en elle. Mais elle éprouvait également du calme face à la tâche qu'on lui avait confiée, et un plaisir plus intense qu'elle ne l'imaginait devant le pouvoir qu'on venait de lui accorder.

La porte s'ouvrit discrètement, puis l'amiral Milan fit son retour.

— Tout va bien ? s'informa-t-il.

Tanaka se mit à rire.

— Pas vraiment, non.

NAOMI

Ils attendirent que le *Black Kite* s'éloigne suffisamment de l'anneau pour qu'il soit difficile voire impossible pour lui de venir les stopper. Après cela, ils patientèrent encore quelque peu afin de ne pas sembler suspects en entamant leur poussée de transit à la première occasion. Puis Naomi ne parvint plus à supporter l'attente.

Trois heures plus tard, la frégate laconienne leur adressa une communication par faisceau de ciblage pour demander dans la langue officielle et avec des tonalités sévères qui ils étaient, où ils comptaient aller.

— Ici le *Vincent Soo*, cargo indépendant sous contrat avec la société terrienne Atmosphère Shared Liability Corporation. Nous transportons des échantillons de minerai destinés aux contrôles qualité. Veuillez trouver ci-joint nos contrats et autorisations publiques. Début du message.

La voix était élaborée à partir des échantillons de dix hommes différents, combinés aléatoirement par le système du *Rossi* afin que les Laconiens soient incapables de remonter vers qui que ce fût même s'ils réalisaient que le message était faux. Le *Vincent Soo* existait bel et bien, son profil thermique et sa silhouette semblables à leur version modifiée du *Rossi*, même s'il n'opérait qu'au sein du système Sol. Les contrats inclus dans le message auraient l'air authentiques, à moins qu'on ne commence à approfondir les recherches. C'était le masque le plus plausible que Naomi avait pu concevoir.

— Aucune réponse, dit Alex.

Tous deux se trouvaient sur le pont des ops. L'éclairage était faible, même si elle notait qu'Alex avait commencé à configurer les paramètres de sorte qu'il soit légèrement plus intense qu'à l'époque où leurs yeux étaient encore jeunes.

— Ça peut être bon comme mauvais signe, déclara Naomi.

— J'aimerais bien savoir ce qu'il en est.

— S'ils commencent à nous prendre en chasse en nous canardant, ça veut dire que c'était mauvais signe.

Alex hocha la tête.

— Ouais, convint-il. Sûrement. Dommage qu'ils ne nous disent pas "Hé, nous avons décidé de ne pas vous prendre en chasse pour vous abattre". Juste par politesse.

— À cette distance, nous aurons tout le temps de voir une mort violente nous foncer dessus. Vous ne raterez rien.

— Quelle chance.

À chaque minute qui s'écoulait sans que le *Black Kite* ne réponde ou modifie sa trajectoire pour se lancer à leur poursuite, Naomi sentait faiblir la crainte d'être tuée ou capturée, tandis que celle du transit augmentait. Elle peinait à croire qu'il y avait une époque où sa vie ne se résumait pas à passer d'un traumatisme à l'autre tout comme on passe d'une dalle à l'autre dans un jardin d'agrément. Durant plusieurs décennies, traverser les anneaux n'avait été rien de plus qu'un malaise temporaire. Certes, le vaisseau pouvait disparaître si le trafic était trop dense, s'évaporer discrètement et se retrouver on ne sait où, voire nulle part. Mais cela restait une menace comme les autres. Ils pouvaient également heurter un micrométéore qui détruirait leur réacteur. La cuve magnétique pouvait dysfonctionner et déverser son contenu dans le corps du vaisseau pour déclencher une réaction nucléaire. Naomi pouvait aussi avoir une attaque.

Il y avait auparavant des règles quant au fonctionnement des portes. Des règles humaines décidant quels vaisseaux étaient autorisés à traverser. Des règles extra-humaines qui décrétaient quelle quantité de matière et d'énergie pouvait transiter durant une période donnée sans déclencher la colère des dieux obscurs qui dévoraient les appareils.

Tout cela n'existait plus.

— Combien de leurs vaisseaux nous recherchent, à votre avis ? demanda Alex.

— Vous voulez dire combien de vaisseaux est-ce qu'ils possèdent ou combien font spécifiquement partie du groupe de chasse chargé de nous retrouver ?

Alex demeura un moment silencieux avant de faire légèrement claquer sa langue.

— Je n'aimerais aucune des deux réponses, pas vrai ?

— Combien de temps avant d'atteindre la porte ?

— Sans ralentir avant le transit, environ dix-huit heures, informa le pilote.

Naomi se dessangla de son siège anti-crash puis se leva. Le sol se souleva sous ses pieds, la gravité résultant de la poussée quelque peu supérieure à un demi-g.

— Je vais me reposer un peu, dit-elle. Appelez-moi si quelqu'un décide de nous supprimer.

— Ça marche, acquiesça Alex alors que Naomi se dirigeait vers l'ascenseur. Et Jim, comment ça va ?

Elle tourna la tête. Le visage du pilote était teinté de bleu par la lumière de son écran. Les rares cheveux blancs et courts poussant sur les côtés ainsi qu'à l'arrière de sa tête lui rappelaient de la neige sur un sol riche, et la délicatesse dans son regard lui révélait que la question n'en était pas vraiment une.

— Ouais, je sais, répondit-elle. Qu'est-ce que je peux y faire ?

Elle descendit aux quartiers de l'équipage, écoutant le vrombissement rassurant du vaisseau tout autour d'elle. Après tant d'années passées dans l'intimité du *Rossi*, elle pouvait juger de sa santé d'après les sons qu'il produisait. Même sans savoir qu'ils avaient légèrement détraqué le réacteur, elle aurait pu remarquer qu'il l'était à la manière dont les ponts grognaient et grinçaient.

Lorsque les Laconiens avaient capturé Jim, Naomi avait fait son deuil, tout comme celui de la personne qui s'éveillait à ses côtés. Quand, contre toute attente, il avait fait son retour, elle n'y était pas réellement préparée. Puisqu'elle ne s'était pas autorisée à l'espérer, elle n'avait pas réfléchi en profondeur à ce que ce serait.

La couchette anti-crash était montée pour être partagée à deux. Au cours des poussées intenses et prolongées, l'un ou l'autre allait parfois s'installer dans une cabine inoccupée, ou

plus souvent, sur un siège du pont des ops. La double couchette était moins conçue pour une fonctionnalité optimale que pour offrir une certaine qualité de vie. Pour le plaisir de s'éveiller aux côtés de quelqu'un d'autre. L'intime satisfaction de l'observer dormir, de le sentir respirer. De savoir qu'elle n'était pas seule sur le plan cellulaire.

Jim dormait lorsqu'elle pénétra dans la pièce. Il avait toujours l'air plus maigre que dans le souvenir qu'elle gardait de lui avant sa période de captivité. Avant sa propre période d'exil. Ce n'était peut-être dû qu'à ses cheveux grisonnants, mais le teint de ses paupières semblait plus sombre qu'auparavant, comme si les ecchymoses qu'on lui avait infligées resteraient à jamais. Même dans son sommeil, son corps trahissait une certaine rigidité, comme s'il se recroquevillait pour se protéger d'une attaque.

Elle se disait qu'il était en phase de rétablissement, ce qui était probablement vrai. Elle se sentait changer aussi au fil des jours et des semaines, s'autorisant à occuper un petit peu plus d'espace dans une zone qu'elle n'avait pas pu pénétrer quand tous s'étaient retrouvés séparés. Les choses avaient changé. Bobbie manquait à l'appel. Clarissa également. Amos s'était transformé en quelque chose qui lui donnait la chair de poule lorsqu'elle s'égarait à trop y penser. Teresa et son chien, quant à eux, étaient une menace autant que des passagers permanents. Pourtant, la situation présente se rapprochait davantage de sa vie passée que ce qu'elle était en droit d'attendre. Une version de sa famille était à nouveau réunie. C'était parfois un réconfort, et parfois un simple moyen d'éprouver de la nostalgie envers ce qui avait disparu.

S'ils avaient pu faire une pause, se rétablir, décompresser, qui sait ce qu'ils auraient pu sauver encore, mais c'était impossible.

Elle s'allongea près de lui, sa tête posée sur un bras plié. Jim remua, bâilla, ouvrit péniblement un œil. Son sourire était inchangé : enfantin, rayonnant, ravi de la voir. *Ce moment est une bénédiction*, pensa Naomi, qui lui rendit son sourire.

— Salut, belle gosse, dit Jim. J'ai raté quoi ?

Des années, songea-t-elle. *Nous avons raté des années*. En lieu et place de la vérité, elle lui offrit un nouveau sourire.

— Rien d'essentiel.



— J'ai bien envie de nous ralentir, confia Alex.

Naomi, dans la coquerie, jetait les restes de son repas dans le recycleur. Ils avaient coupé le réacteur, et le ronronnement de l'aspirateur absorbant dans le système les vestiges de nourriture égarés s'avérait presque aussi sonore que la voix du pilote sur le canal des comms. Sur l'écran mural, la porte de Kronos flottait devant une vaste étendue étoilée, la curieuse masse obscure et déformante à sa périphérie seulement visible grâce aux télescopes du *Rossi*. Le grossissement diminuait à chaque seconde qui s'écoulait. L'anneau mesurait mille kilomètres de diamètre, leur transit commencerait dans douze minutes, mais la porte n'était toujours pas visible à l'œil nu.

— Freinez, si vous voulez, dit Naomi. Mais si l'ennemi nous attend dans le système des anneaux, ça fera de nous une cible plus facile.

— J'aimerais bien activer le canon électromagnétique mais vous me l'avez interdit, donc j'essaie de trouver autre chose.

— Vous pourriez reconstrôler les torpilles et les CDR.

— Amos et Teresa sont déjà en train de s'en charger. Je n'ai pas envie qu'ils croient que je ne leur fais pas confiance.

— Vous pourriez armer les charges de la coque et vous préparer à faire sauter les plaques de revêtement qui nous déguisent, alors, suggéra Naomi.

Alex demeura silencieux le temps d'une longue et lente respiration. À l'autre extrémité de la petite pièce, Jim leva le pouce en guise d'approbation.

— Ouais, bonne idée, approuva le pilote. J'ai quand même bien envie d'activer le canon, n'empêche.

— Quand nous serons de l'autre côté, vous pourrez l'activer tant que vous voudrez.

— Paroles, paroles.

Un déclic signala qu'Alex avait interrompu la connexion. Le grossissement sur l'anneau continuait lentement de diminuer. Naomi ouvrit une petite fenêtre affichant la poupe du vaisseau. Le bruit qui s'échappait du cône du réacteur rendait l'image floue, granuleuse et imprécise, mais elle pouvait tout

de même s'apercevoir que le *Black Kite* ne se dirigeait pas vers eux.

— Je ne vois pas de répéteur, dit Jim. Ils ont détruit le nôtre, mais on dirait qu'ils n'en ont installé aucun.

— J'ai vu. La coordination avec les vaisseaux de l'autre côté ne les préoccupe pas, donc il y a au moins une chance pour que nous ne foncions pas tout droit dans un piège.

— Génial !

Dix minutes restantes.

— Prêts ? demanda Naomi.

En guise de réponse, Jim se tira en direction d'un mur à l'aide d'une prise à main et poussa sur ses jambes pour s'élancer vers l'ascenseur central. Naomi ouvrit une connexion vers Amos.

— Nous allons aux ops pour nous installer à nos postes, annonça-t-elle. Il n'y aura sûrement aucun problème, mais on ne sait jamais...

— Bien reçu, cheffe. Le petit chiot est déjà dans sa niche. Au cas où ça secoue un peu.

Au cas où nous devrions éviter les tirs.

— Et Teresa ?

Amos marqua une de ses pauses étranges avant de répondre :

— Nous sommes en train de nous sangler à l'ingénierie. Si vous avez besoin de quelque chose, dites-le.

Naomi coupa la connexion et suivit Jim. L'ascenseur se trouvait au bas de la cage, bloqué jusqu'à ce qu'on le sollicite, et ils progressèrent donc dans le vide pour finalement atteindre le pont des ops. Ils rejoignirent leur poste habituel, passèrent les sangles sur leur corps et affichèrent sur les écrans les commandes qu'ils utiliseraient si leur transit débouchait sur un danger. Le mélange de peur et de familiarité transformait cela en rituel, comme se laver les dents avant d'aller se coucher. L'anneau persistait, mais l'objectif des télescopes réduisait à présent le nombre d'étoiles autour de lui.

— Paré aux ops, fit savoir Naomi.

— *Idem* au poste de pilotage, dit Alex.

— Ouais, intervint Amos à son tour. C'est bon pour nous aussi. Allez-y.

Le compte à rebours tomba à zéro. Jim inspira puissamment. L'anneau se transforma soudain en traînées granuleuses ; la même

structure, mais s'éloignant désormais derrière eux. Les étoiles s'éteignirent en même temps.

— Nous avons traversé, déclara Alex. À ce que je vois, aucune menace en vue, mais c'est bondé de vaisseaux, ici, bordel. Je vais faire demi-tour et enclencher la poussée de freinage jusqu'à ce que nous sachions où aller.

L'alerte avertissant d'une accélération à venir retentit dès qu'il eut prononcé ces mots, et après un instant de rotation vertigineuse, le haut et le bas firent leur retour. Le gel du siège de Naomi lui compressa le dos. Son écran lui présentait déjà l'affichage tactique.

Le système des anneaux – qu'elle considérait encore comme étant la Zone lente, même si la sévère limite de vitesse ne s'y appliquait plus depuis que Jim et une résonance protomoléculaire de l'inspecteur Miller y avaient mis fin des décennies plus tôt – était légèrement moins grand que l'étoile du système Sol. Il aurait pu contenir un million de planètes Terre, mais il n'abritait plus désormais que mille trois cent soixante et onze portes, la mystérieuse station en son centre et cinquante-deux vaisseaux – en incluant le *Rossi* – qui effectuaient tous leur propre traversée. Alex avait raison. Ils étaient trop nombreux, ce qui représentait un danger.

— Combien nous en avons perdu, à ton avis ? questionna Jim, et lorsque Naomi se retourna, elle vit qu'il avait affiché la même fenêtre sur son écran.

— Tu parles des vaisseaux de la résistance, seulement ?

— Non, “nous” au sens général, je veux dire. Tout le monde. Les Laconiens. Les rebelles. Les civils qui essaient juste d'approvisionner là où le besoin s'en fait sentir. Combien tu crois que nous en avons perdu ?

— Aucun moyen de le savoir. C'est la guerre, personne ne compte plus.

Elle paramétra le *Rossi* afin d'identifier les appareils selon leur transpondeur, leur profil thermique ou les caractéristiques de leur réacteur, mais également pour détecter toute anomalie et signaler tout vaisseau connu pour être associé à la résistance ou bien à l'Empire laconien. Il fallut trois secondes au système du *Rossi* pour afficher une liste annotée ainsi qu'une interface navigable. Naomi s'affaira à ce qui revenait aux humains : la consultation

des pages. Les vaisseaux les plus proches de Laconia sur le plan diplomatique étaient un cargo nommé le *Eight Tenets of Bushido*, enregistré sur Bara Gaon, et un appareil d'exploration longue distance appelé le *Flying Buffalo*, basé dans le système Sol mais qui appartenait à un réseau corporatif ayant accepté les règles de Duarte aussitôt que la Terre et Mars avaient capitulé. Aucun d'eux n'était fait pour la guerre, et Naomi les considérait plutôt comme des alliés de circonstance que comme de véritables défenseurs de la cause laconienne. En outre, ils ne faisaient pas partie de la hiérarchie officielle de Laconia.

Le seul et unique bâtiment se trouvant sur la liste de ses contacts connus au sein de la résistance était un appareil minier indépendant qui naviguait sous le nom de *Caustic Bitch*, mais qui était répertorié dans le registre sous celui de *Pinkwink*. Il existait sans doute une histoire derrière tout cela, mais elle n'était pas certaine de vouloir la connaître.

Une bouteille flottait également dans le vide.

— Une des tiennes ? demanda Jim.

— J'espère, répondit Naomi. On va voir ça.

À une époque, le réseau de communication de l'humanité avait été relativement fiable. Des signaux radio intégrés parvenaient à des répéteurs à proximité des anneaux, suffisamment puissants pour les émettre en dépit des interférences, ou bien traversaient directement les portes grâce à des récepteurs situés des deux côtés. La station Médina, au cœur du système des anneaux, les avait entretenus et avait contrôlé le trafic des communications. Pendant des décennies, un message envoyé depuis la Terre avait pu atteindre Bara Gaon et recevoir une réponse en une journée même si les signaux inondaient la liste d'attente de la station. Néanmoins, depuis la destruction de Médina et le soulèvement des rebelles, tout cela n'existait plus.

Désormais, les treize cents mondes communiquaient *via* un réseau changeant de relais, *via* des vaisseaux délivrant des messages, et *via* les torpilles modifiées qu'elle appelait des bouteilles. Celle-ci était un modèle avancé, paramétrée pour attendre, recueillir les messages du monde souterrain qui lui étaient destinés puis les conserver jusqu'à ce que Naomi la fasse exploser. C'était un système imparfait, et elle était certaine d'avoir perdu

plus d'un message en cours de route, mais il était facile à contrôler, difficile à falsifier, et compliqué voire impossible à repérer.

Elle afficha les commandes du réacteur Epstein pour émettre un signal quelque peu modifié. Pour tout le monde mis à part la bouteille, il serait indétectable, une fluctuation tout à fait ordinaire du réacteur. Pour les capteurs à la surface de la bouteille, toutefois, il correspondrait à quelque chose.

Ce fut effectivement le cas.

La bouteille laissa échapper un bip sonore annonçant l'envoi d'un flux de données extrêmement compressées, l'émettant de sorte que n'importe quel vaisseau à l'intérieur de la Zone lente puisse le recevoir. Une communication par faisceau de ciblage revenait à pointer un doigt si quelqu'un captait une rétrodiffusion. Le message pouvait s'adresser à n'importe quel vaisseau parmi les dizaines capables de l'entendre. Et occasionnellement, les rebelles paramétraient de fausses bouteilles afin qu'elles se faussent subrepticement dans la Zone lente, ou par une porte, et crachent des données falsifiées qui brouillaient les pistes.

Le système du *Rossi* assimila la transmission radio et s'affaira tranquillement à la décrypter tandis qu'en périphérie de la Zone lente, la bouteille enclenchait son réacteur et disparaissait à travers une des portes. Les résistants menés par Naomi savaient que sa détonation était le signal qu'ils pouvaient en placer une autre quand l'occasion se présenterait. Si les Laconiens la repéraient, et même s'ils savaient ce qu'elle signifiait, ils ne pourraient malgré tout rien y faire.

Tout était géré comme une cellule à grande échelle de l'APE, une stratégie que l'on devait à Naomi. Les péchés qu'elle avait commis par le passé se révélaient utiles.

— Ça aurait pu être bien pire, commenta Jim. J'imagine que la question, maintenant, c'est de savoir où nous allons.

— Ça dépendra de ce que nous révèlent les données. Je préfère passer le moins de temps possible dans le système des anneaux.

— Je détesterais aussi me faire dévorer par des forces au-delà de l'espace et du temps avant que mon heure soit venue.

L'humour et la légèreté qu'elle lui avait toujours connus étaient encore bien là, mais elle sentait un vide derrière tout cela. *Pas du nihilisme. De l'épuisement.*

— S'il le faut, dit-elle, nous pouvons toujours...

— J'ai besoin d'aide, alerta Teresa sur le canal comm du vaisseau. Dans la salle des machines. J'ai besoin d'aide tout de suite.

Jim fut dessanglé avant même que l'adolescente ait fini de parler. Toute sa fatigue s'était évaporée. Il n'attendit pas que l'ascenseur se mette en marche et se laissa tomber dans la cage à l'aide des prises à main, comme s'il descendait une échelle. Naomi peinait à le suivre. Quelque chose en elle était pratiquement soulagé de le voir à nouveau se déplacer avec assurance, comme si elle apercevait le Jim qu'il était autrefois. Même si une grande partie de lui se dissimulait, il était toujours bien là.

— Qu'est-ce qui se passe ? interrogea Alex depuis le poste de pilotage.

— Amos a des problèmes, répondit Teresa avec l'anxieuse sérénité d'un membre des services de secours.

— Nous arrivons, fit Naomi.

Jim, lui, demeura silencieux. Lorsqu'ils atteignirent le pont de l'ingénierie, Naomi entendit quelque chose : une voix, celle d'Amos, qui ne prononçait pas des mots mais laissait échapper un son grave et humide, à mi-chemin entre grognement et gargouillis. Le bruit lui rappelait celui d'une noyade. Ensemble, Jim et elle se dirigèrent à grands pas vers la salle des machines.

Teresa était assise au sol, en tailleur, tenant la grande tête chauve d'Amos sur ses genoux tandis qu'il tressaillait et frissonnait. Une écume blanche coulait de sa bouche. Ses yeux noirs étaient vides, écarquillés. Une odeur pestilentielle – tout aussi organique que métallique – emplissait l'air.

— Il est en train de convulser, comprit Jim.

— Pourquoi ? demanda Teresa d'une voix tremblante. Qu'est-ce qui lui arrive ?

ELVI

— Sortez-la de là, commanda Elvi. Je vais débrancher la prise.

— Non, refusa Cara d'une voix encore tremblante, bien que ses paroles fussent tout à fait compréhensibles. Je peux y arriver.

Les fonctions cérébrales de Cara s'affichaient en sept ensembles de données différents sur deux fois plus d'écrans. Les données de l'EFB – le petit nom que les techniciens donnaient au bloc de cristal vert aussi grand que Jupiter qui s'avérait le seul et unique élément du système Adro – apparaissaient non loin. Des protocoles de reconnaissance avancés superposaient les deux en six dimensions. La période d'instabilité des deux groupes de données était maintenant passée, les convulsions – si c'était bien ce dont il s'agissait – diminuant pour revenir à un flux plus stable.

À travers le labo, les chercheurs et les techniciens tournaient vers Elvi des yeux hésitants, écarquillés. Elle sentait le désir de son personnel tout entier, celui de poursuivre l'expérience. Elle en avait envie aussi. Cela lui rappelait l'époque où elle était responsable de sa résidence universitaire et devait mettre fin aux fêtes organisées dans les dortoirs.

— La directrice de recherches, c'est moi, rappela Elvi. Elle, c'est le sujet qu'on soumet aux tests. Quand je donne l'ordre de débrancher la prise, on débranche la prise.

Tandis que son équipe s'animait pour interrompre l'expérience, Elvi se tourna vers Cara, qui flottait au-dessus du lit de capteurs d'imagerie.

— Désolée, dit-elle. Ce n'est pas que je ne te fais pas confiance. C'est juste que je n'ai confiance en rien.

La fille aux yeux noirs hocha la tête, mais son attention était portée sur autre chose. Les cortex visuel et auditif de Cara s'illuminaient comme Paris lors du Nouvel An, une pulsation lente et profonde traversant le gyrus post-central qui cherchait une correspondance avec les données provenant de l'hémisphère sud de l'EFB. Elle ignorait ce que ressentait Cara, mais cela captait davantage son attention. Elle avait le sentiment qu'elle aurait pu crier dans l'oreille de la fille tout en restant une infime minorité des informations qui inondaient son cerveau.

Ou bien son corps, qui faisait également partie du processus. Elvi avait étudié la théorie de la mémoire somatique, mais la détermination avec laquelle l'EFB semblait vouloir présenter ses informations à l'intégralité du système nerveux de Cara – muscles et viscères inclus – compliquait les choses. Elle remonta le fil des données tandis que son équipe effectuait les procédures de désactivation et ramenait Cara à la simple réalité humaine.

Le *Falcon*, le vaisseau scientifique personnel d'Elvi financé par le gouvernement laconien, était le laboratoire unifonctionnel le plus avancé des treize cents mondes. Ce qui semblait très impressionnant jusqu'à ce qu'elle se souvienne que la plupart de ces mondes étaient l'équivalent de fermiers européens des années 1880 tentant de faire pousser assez de nourriture pour éviter de tuer la moitié de leur bétail au début de chaque hiver. Le *Falcon* était le seul bâtiment rescapé de l'attaque qui avait détruit le *Typhoon* ainsi que la station Médina, et les cicatrices qu'elle avait laissées étaient visibles de toutes parts. Le revêtement au sol était légèrement différent là où des trames d'obscurité curieusement plus réelles que la réalité avaient emporté un tiers de la masse du vaisseau. Les systèmes électriques et environnementaux formaient un ensemble hétéroclite de pièces originales et neuves. Un trait s'étendait sur la jambe d'Elvi à l'endroit où la peau et le muscle avaient reformé le morceau de chair de la taille d'une balle de softball qui s'était volatilisé durant l'attaque. Travailler à bord du *Falcon* revenait à vivre dans un souvenir traumatique, et lorsqu'elle pouvait se concentrer sur les données, sur l'EFB, sur Cara ou sur Xan, Elvi se sentait mieux.

Le Dr Harshaan Lee, second dans la hiérarchie d'Elvi, croisa son regard et acquiesça de la tête. C'était un jeune scientifique

plein d'énergie, et Elvi l'appréciait. Plus encore, elle lui accordait sa confiance. Il savait ce qu'elle souhaitait faire et, d'un geste de la main, il proposa de veiller à ce que les protocoles soient respectés pendant que la fille réémergeait de l'expérience menée. Elvi hocha la tête à son tour, acceptant son offre.

— Très bien, lança-t-il à l'intention des autres. Tout le monde suit les procédures à la lettre, maintenant.

Elvi se tira jusqu'à la cage d'ascenseur, puis vers la poupe, vers le réacteur et la chambre d'isolement où se trouvait Xan, le frère cadet de Cara.

Fayez flottait contre un mur, sa jambe gauche coincée derrière une prise murale, un texte luisant sur son terminal. À ses côtés, la chose qu'ils nommaient le catalyseur – le corps d'une femme imprégné d'un échantillon contenu mais bien actif de protomolécule – était sanglée sur son lit médical. Les yeux aveugles du catalyseur se posèrent sur Elvi, et Fayez suivit son regard vide.

— Comment ça s'est passé, pour lui ? s'enquit-elle avec un signe de tête en direction de Xan dans la chambre d'isolement.

Le catalyseur s'y trouvait la plupart du temps, mais lorsqu'ils l'utilisaient pour activer les anciennes technologies aliens, Elvi mettait Xan à sa place. Le jeune garçon et la protomolécule n'interagissaient que lorsqu'ils changeaient d'endroit.

Fayez afficha les images de la caméra de sécurité sur son écran. Xan flottait dans la chambre d'isolement, les yeux clos et la bouche entrouverte, comme s'il dormait ou qu'il s'était noyé.

— Il a écouté un peu de musique, il a lu quelques numéros de *Naka et Corvalis*, et puis il est allé se coucher, renseigna Fayez. Exactement comme le ferait le préadolescent qu'il a l'air d'être.

Elvi s'immobilisa près de son mari. Les données sur son terminal étaient celles du labo, affichées non loin de celles des moniteurs qui suivaient Xan. En jetant un simple coup d'œil, elle comprit qu'il n'y avait aucune corrélation entre eux. Elle ignorait ce qui arrivait à Cara, mais Xan n'était pas affecté. Pas ostensiblement, du moins. Elle transférerait quand même tout cela vers le logiciel de reconnaissance.

Elle ne pensait pas avoir soupiré, mais Fayez posa une main sur son bras comme si elle l'avait fait.

— Tu as entendu parler de ce qui s'est passé dans le système Gedara ?

Elvi hocha la tête.

— Modification de la vitesse de la lumière, se souvint-elle. Les dieux obscurs qui font du chahut dans le grenier. On dirait que ça arrive de plus en plus souvent.

— Il va nous falloir plus de données pour faire une bonne analyse fréquentielle. Mais ouais. Tu as raison. Je déteste avoir l'impression que quelque chose d'immense et agressif est en train de gratter aux coins de la réalité pour trouver un moyen de m'exterminer.

— Si ça fait peur, c'est parce que c'est vrai.

Il passa une main dans ses cheveux. Ils étaient à présent d'une couleur argentée et, lors des phases d'apesanteur, Favez ressemblait parfois à quelque chose tout droit sorti d'un dessin animé pour enfants. Les cheveux d'Elvi, eux, étaient presque devenus blancs, mais elle les gardait courts, principalement parce qu'elle détestait le fluide de compression des couchettes anti-crash prévues pour les poussées intenses et qu'il fallait une éternité pour que son odeur disparaisse sur des cheveux longs.

— Tu as terminé plus tôt que prévu ?

— Nous avons remarqué une certaine instabilité quand elle s'est synchronisée à l'EFB.

Ce fut Favez, cette fois, qui lâcha un soupir.

— J'aimerais bien qu'on arrête d'appeler ça comme ça, déplora-t-il. C'est un *diamant*, pas une émeraude.

— Je sais. Désolée.

— Et puis DFB, c'est beaucoup plus marrant, ajouta-t-il, mais le cœur n'y était pas.

Leur mariage était un vaste tissu de plaisanteries qu'eux seuls pouvaient comprendre, de fragments d'humour léger, de curiosité partagée, de traumatismes communs. Ils l'avaient façonné comme un code au fil des décennies. Elle savait quelles inflexions révélaient son intérêt, dans quelle mesure elles étaient différentes de lorsqu'il était en colère, lorsqu'il tentait de la protéger ou qu'il réfléchissait en profondeur à quelque chose qu'il voyait mais ne saisissait pas.

— Qu'est-ce qui te tracasse ? interrogea-t-elle.

— Tu n'as pas remarqué la synchronisation ?

— Quelle synchronisation ?

Fayez afficha de nouveau l'ensemble de données. D'un côté, le cerveau et le corps d'une adolescente figée à l'âge qu'elle avait à sa mort avant d'être "réparée" par la technologie alien. De l'autre, le nuage de particules et les résonances magnétiques d'un gigantesque cristal qui, s'ils avaient de la chance, renfermait l'histoire d'une espèce qui s'était étendue à travers toute une galaxie et qu'ils talonnaient vers l'extinction. Elvi pouvait suivre du doigt les similarités. Fayez leva les sourcils, attendant qu'elle remarque quelque chose. Elle secoua la tête, puis il lui signala un minuscule indicateur sur un côté de l'affichage : COMPENSATION INTRA-PÉRIODIQUE DU DÉCALAGE TEMPOREL : - 0,985 s.

Elle fronça les sourcils.

— Nous sommes à neuf cent quatre-vingt-cinq millièmes de seconde-lumière du diamant, dit-il. En orbite autour de l'étoile, sans jamais nous en rapprocher ni nous en éloigner. Les dernières fois que nous avons tenté ça, il y avait un échange entre Cara et le diamant. Une sollicitation et une réponse. Mais maintenant, ils chantent en chœur. Aucun décalage temporel.

Elvi sentit les implications défiler dans son esprit comme l'eau coulant dans le lit d'un ruisseau. Ils avaient toujours su que la protomolécule était capable de défier les lois de la localité, mais en considérant que cela concernait l'intrication quantique des particules. Toutefois, puisqu'Elvi n'était au fait d'aucun échange de particules entre Cara et l'EFB, ce transfert d'informations pseudo-instantané s'avérait une nouveauté. L'une des principales hypothèses concernant la technologie protomoléculaire venait d'en prendre un coup.

Cela signifiait aussi que le fait d'avoir sollicité la création l'avait amenée à fournir une réponse. Son expérience fonctionnait.

Elle s'attendait à ce que le succès soit moins effrayant.

Lorsqu'Elvi avait commencé à travailler pour le compte de l'Empire laconien, ç'avait été sous la contrainte. Winston Duarte avait pris les commandes de l'humanité entière tout aussi rapidement et implacablement qu'un fléau se répand, et lorsqu'il lui avait offert un poste de haut rang au sein de sa Direction scientifique, elle avait accepté. Sans les conséquences en cas de refus, ç'aurait été le poste de ses rêves.

Puis les projets du Haut consul d'affronter les forces ayant anéanti la civilisation à l'origine des portes avaient mal tourné. Il s'était retrouvé infirme, et Paolo Cortazár, le supérieur hiérarchique direct d'Elvi, avait été réduit à une fine brume dégageant une odeur pestilentielle d'hème. Elvi, qui avait apprécié le travail mais pas son employeur, s'était retrouvée promue à la tête de la Direction scientifique laconienne avec l'idée que sa mission prioritaire était de trouver un moyen de faire cesser les attaques qui entraînaient ces pertes de connaissance, parfois dans un seul et même système, parfois à travers l'Empire entier. À moins que ce ne fût de faire en sorte que Duarte retrouve la raison. Ou d'éviter que d'autres appareils ne disparaissent au cours de leur transit entre l'univers connu et l'étrange plaque tournante qu'était le système des anneaux.

Elle avait les ressources pratiquement illimitées de l'Empire derrière elle, le poids de la survie de l'humanité sur les épaules, et un protocole de recherche si simpliste qu'une commission d'éthique l'aurait refusé après la seule lecture de son sommaire.

Elle devait enquêter à deux niveaux ; tout d'abord sur la civilisation ayant élaboré la protomolécule et les anneaux, puis sur les forces qui les avaient détruits. Les meilleurs jours, elle se considérait comme un moine médiéval tentant péniblement de comprendre les saints pour mieux voir le visage de Dieu, mais la plupart du temps, elle avait le sentiment d'être un termite essayant d'expliquer ce qu'était un chien à ses homologues Isoptera pour qu'ils puissent formuler une opinion sur le jazz fusion.

Elle comprenait les concepteurs de la protomolécule et ce qui les avait exterminés mieux que quiconque au sein de l'humanité. Hormis Cara et Xan, si tout cela fonctionnait.



— C'était comme dans un rêve, raconta Cara, mais en plus grand. Je ne crois pas que je sentais vraiment le goût des choses, dans les rêves. Mais là, si. J'entendais des choses, aussi, et mon corps avait l'air de changer de forme. C'était... tout.

— Je n'ai rien senti, moi, dit Xan d'un ton déçu.